

## CROYANCES, USAGES ET LÉGENDES

Coutumes nuptiales chez les Lapons, les Gallas et les Hottentots. — La tasse de lait de renne et le rayon de miel provençal. — Usage israélite : Un funèbre cadeau de noces. — Le linceul des Juifs et le brûle-parfum des Somalis. — Coïncidence singulière. — Chez les Samoièdes. — Une tombe aérienne et sa légende. — Même coutume au Soudan. — Le sabot, berceau des Lapons. — La légende du renne et de l'yak, bizarre similitude. — Le bambou et la légende chinoise. — Le chrysanthème et la légende japonaise. — Les aurores boréales et leur légende comparée à celle des étoiles filantes. — Le soleil de minuit et sa légende. — Pourquoi les ours n'ont pas de queue. — La chanson du renne et du zébu.



Jadis, en Provence, doux pays de fleurs et d'abeilles, existait une coutume charmante : A son futur époux la jeune fille offrait un beau rayon de miel aux reflets d'or dont les parents et les amis recevaient ensuite une petite part. Puis, sous les oliviers se déroulait, au bruit des galoubets et des tambourins, la joyeuse farandole des fiançailles tandis que, dans le ciel bleu, bourdonnaient les abeilles...

Après la fête, le fiancé emportait à la maison ce miel légendaire, régal propice et sagement ménagé des époux. Serait-il excessif d'attribuer à ce naïf usage l'origine de la « lune de miel » ? Continuons.

Des rivages ensoleillés de la Provence, allons au pays glacé des Lapons. En Laponie, la jeune fille offre une tasse de lait de renne à celui que son cœur a choisi. C'est un aveu, c'est un serment, et chacun des assistants fait mine de tremper ses lèvres dans la coupe nuptiale que vide lentement le fiancé.

Au pays des Gallas, près de l'équateur africain, même usage : La tasse de lait de renne se trouve remplacée par un vase rempli de lait de chamelle, gage d'amour et de fidélité.

Chez les Hottentots, le mariage s'accomplit très simplement sans danse, sans festin. Après la cérémonie qui consiste dans le bris d'une terrine, la mariée va traire ses chèvres et l'époux chasser le porc-épic. Coïncidence singulière : Jadis, en Suisse, dans le Valais, le mariage se célébrait également presque en silence et en secret. Puis les nouveaux époux s'en allaient, jusqu'au soir, travailler dans les champs, rendant ainsi hommage aux nécessités laborieuses de la vie commune qu'ils venaient d'embrasser.

On sait que dans la religion juive, après leur union, les jeunes époux boivent à la même coupe qu'ils vont ensuite briser dans un coin de la synagogue : cet usage ne rappelle-t-il pas encore le bris symbolique du vase hottentot ?

Dans le rite portugais, les juives avaient coutume d'offrir à leur mari — funèbre cadeau de noces — le linceul où il devait être enseveli. N'est-ce pas ainsi que, chez les Somalis, la mariée fait don à son époux du brûle-parfums qui éclairera ses funérailles de ses lueurs ondoyantes et légères ?

Chez les Samoièdes, lorsqu'un petit enfant vient de mourir, on l'enveloppe dans une peau d'agneau qu'on suspend, en cette tombe aérienne, aux rameaux penchés d'un bouleau solitaire. Sa jeune âme se jouera dans les airs et protégera les troupeaux de rennes qui paissent sur la montagne. Même usage dans l'Afrique australe où l'on rencontre au bord des fleuves et des rivières une sorte d'élégante corbeille qui se balance aux rameaux d'un palmier ; cousue solidement, cette corbeille aux vives couleurs renferme la dépouille d'un nouveau-né qui, protégeant les huttes du voisinage, écarte les génies malfaisants.

C'est ainsi qu'antiques usages et vieilles croyances se trouvent souvent être les mêmes chez des peuples qui ne se connurent jamais et que d'immenses contrées séparent.

Dans les régions torrides de l'Afrique centrale, sans ombre pour son front, sans eau pour son





palais, sans verdure pour son regard, l'indigène croit voir dans le doux mirage de lointaines oasis la consolante image d'une autre vie où il ressuscitera au milieu de bois touffus et de fleurs éclatantes mollement courbées sous les fraîches caresses des brises éternelles, des rivières limpides, des spurces jaillissantes, sous un ciel clément, voilé de nuages légers aux franges d'argent et d'or.

Même croyance et même espoir chez le Lapon, en face de ses champs de glace et de neige, de ses forêts muettes, de ses rivages inhospitaliers où grondent d'incessants orages. Quand vient septembre, la nature étend ses voiles sur la nature en deuil. Sur la neige éblouissante, infinie, de loin en loin, se profilent les cornes d'un renne sauvage, la silhouette fugitive d'un ours énorme ou d'un loup affamé hurlant aux aurores boréales qui brusquement illuminent le ciel de lueurs fantastiques.

Pendant neuf mois, le Lapon, sous ce climat terrible, coule, résigné, sa vie de périls incessants et de privations éternelles. Mais dans son cœur la nature a gravé l'amour de ces régions désolées. Ces champs de glace et de neige, ces rivages inhospitaliers, ces forêts muettes, ces rochers sauvages, tout cela, c'est la patrie. Cette hutte misérable et souterraine, sorte de tombeau anticipé, c'est le foyer, c'est la famille. Cette vie errante à travers les plaines et les monts glacés, c'est l'indépendance du Lapon et tout cela lui est doux et cher comme la patrie, la famille et la liberté.

Eh bien ! ce n'est pas assez. Dans son âme se cachent encore des aspirations mystérieuses, des désirs inconnus, vagues espérances qui chantent en son cœur attristé comme le rossignol du pôle module sa chanson mélancolique au pâle soleil de minuit.

En face de cette nature morte et glacée, une main appuyée sur le cou de son renne et les yeux tournés vers le ciel, le Lapon se prend à rêver qu'un jour de félicité éternelle, il renaîtra dans une sphère radieuse au milieu de plaines et de forêts odorantes, sous un soleil éblouissant, enveloppé lui-même de parfums et de rayons.

\* \*

Restons en Laponie où nous trouvons le renne qui est la parure de ces monts dénudés, le mouvement de cette terre éternellement muette, la vie de ces régions mortes, la richesse et la fécondité de ces lieux stériles.

Qu'on demande au Lapon d'où lui viennent ces chairs fumantes qui embaument sa hutte, ce lait crémeux, ces fromages exquis, il vous répondra : Tout cela vient du renne. Et ce manteau épais et ce lit si chaud ? C'est la peau du renne. Et ces outils de travail, ces objets utiles ou charmants sculptés avec patience au coin du feu ? Ils sont fa-

briqués avec les os du renne. Et ces cordes, ces filets appendus au coin de la hutte, d'où viennent-ils ? On les a tirés du tendon du renne. Et ces fardeaux, qui les a portés ? La docile et robuste épaule du renne. Ce traîneau léger, qui donc le fera glisser sur ces steppes immenses et glacées avec la vitesse du vent ? Le renne, toujours le renne. C'est le bœuf, c'est le mouton, c'est le chameau des régions polaires. Voici sa curieuse et charmante légende :

Dieu venait de combler une troupe d'animaux de ses bienfaits. Au cheval il avait donné la force, la noblesse et l'agilité ; au mouton, sa toison précieuse ; à la vache, son lait fortifiant et doux ; au chameau, deux paires de sabots incomparables pour traverser les steppes et les déserts ; au cerf, sa coiffure magnifique ; à la gazelle, les plus beaux yeux du monde.

Toutes ces bêtes allaient prendre congé du créateur et se retirer satisfaites quand tout à coup retentit une voix plaintive et suppliante. C'était le renne, le pauvre renne de Laponie qui réclamait. La distribution était finie et il ne restait plus rien à donner. Tout le monde plaignait le renne.

Après un instant de réflexion ; le Créateur se tourne vers ceux qu'il a dotés si magnifiquement et il leur dit : « Que chacun de vous rende au pauvre renne une petite part des dons qu'il a reçus ! »

Et aussitôt le renne devient rapide et fort comme le cheval ; un lait crémeux s'échappe de ses mamelles ; son poil devient épais et doux ; sa tête se pare d'un bois superbe ; son pied infatigable et sûr comme le pied du chameau est chaussé pour les neiges et pour les glaces ; sous sa longue paupière brille le grand œil velouté des gazelles.

Ce fut le renne : le renne qui, à lui seul, est toute une étable et vaut tout un troupeau ; le renne qui remplit tous les rôles et rend tous les services ; le renne qui est le soutien, la richesse et l'orgueil de tout un peuple, la vie de ces régions mortes, la fortune et la prospérité de la pauvre Laponie.

De la légende du renne il est vraiment curieux de rapprocher la légende de l'yack, ce bœuf étrange de la Chine et du Thibet qui est, en quelque sorte, par son incomparable utilité, le renne de l'Extrême-Orient.

On sait que l'yack est un composé aussi curieux qu'original du bœuf, du cheval et du mouton. Il tient aussi du buffle et de la chèvre. Toutes ces races le réclament, race à laine et race à lait, race de trait, race de selle, race de boucherie.

Sa chair est excellente, son lait abondant, son épaule robuste, son trot rapide et sûr, son long poil une ressource, son fin duvet une richesse. Pour que son originalité soit complète, il ne mugit, ni ne bêle, et grogne comme un porc.

Nous ne pouvons guère quitter l'Extrême-Orient



sans vous conter la légende chinoise du bambou : Il prit un jour fantaisie au Créateur de descendre sur la terre dans le but paternel d'écouter les réclamations des peuples et d'exaucer leurs prières.

Arrivé en Chine, le Maître du ciel s'informe avec bonté du souhait des habitants. Et d'une voix unanime, les Chinois répondent : « Nous demandons un arbre utile ».

Dieu aussitôt frappe le sol du bout de sa canne étincelante de rubis et de diamants, et, de la terre, jaillit un roseau.

Puis, il continue sa route à travers le monde, tout en se retournant deux ou trois fois comme une personne qui attend des remerciements. Mais les Chinois, prenant cet humble roseau pour une mystification, gardent un silence plein de dédain.

Cependant le roseau se met à pousser et un jour il atteint plus de soixante pieds. L'humble graminée se fait un géant rempli de grâce et de majesté, et les Chinois, aussi confus qu'émerveillés, l'entourent, l'examinent, le contemplent, l'admirent, regrettant leur indifférente attitude envers leur divin bienfaiteur.

Nos Chinois découvrent ensuite que les jeunes pousses de ce roseau colossal constituent un mets délicieux, que ses bourgeons habilement assaisonnés et confits produisent des conserves exquis. Enfin, de plus en plus ravis, ils remarquent que cette plante étrange est une papeterie complète, attendu qu'elle fournit en même temps le pinceau qui trace les caractères et le papier qui les reçoit. Est-ce tout ? Non ; ils découvrent que ce céleste végétal est la maison qui abrite et la charrue qui laboure, l'élégante corbeille où s'entassent les fruits, le chapeau léger qui brave les rayons de soleil et le bâton qui soutient la vieillesse, la natte où l'on repose, le meuble où l'on enferme les parures et les richesses...

Ce roseau merveilleux, c'était le bambou, l'arbre national et presque sacré de la Chine, du Japon, du Tonkin et de l'Annam. Et, en effet, il n'est pas de rôles que ne joue le bambou, d'usages qu'il ne remplisse, de besoins auxquels il ne réponde. C'est l'arbre providence de l'Extrême-Orient.

La Chine est trop voisine du Japon pour ne pas vous dire la légende du chrysanthème devenu, depuis quelques années, la fleur à la mode :

Maïra, la déesse des fleurs, cultivait dans l'Olympe japonais des parterres enchantés, tout parfumés de plantes divines et de fleurs rayonnantes.

Le chrysanthème, alors inconnu de la terre, était sa fleur de prédilection. Elle en paraît son corsage et en cueillait pieusement les graines dans un vase d'or. Un jour, l'une de ces graines s'échappe de ses doigts divins et, traversant les espaces infinis, tombe sur un coin de la terre qui était le Japon.

Sur ce sol prédestiné, la graine des cieux germe, pousse, fleurit, se propage, semant tout le Japon

de petits chrysanthèmes. Telle est la divine origine de cette plante aimée qui semble le dernier sourire de nos jardins en deuil et qui fleurit quand il n'y a plus de fleurs.

\*\*\*

Nous nous sommes, ce me semble, quelque peu éloignés de la Laponie où nous attend la troublante féerie des aurores boréales, un des spectacles les plus grandioses et les plus saisissants de la nature, phénomène céleste, tout brodé de croyances et de légendes.

Sur le ciel noir s'étend peu à peu un grand cercle de vapeurs lumineuses. De tous les côtés de l'horizon surgissent des colonnes de feu. Dans les airs semblent rouler des vagues onduleuses, tour à tour blanches et vertes, bleues, violettes, frangées de pourpre et d'or...

Ce sont des collines et des vallées, des ponts embrasés sur des rivières fulgurantes, des rochers d'émeraude, des remparts de rubis, des dômes resplendissants et des tours rayonnantes, des couples d'or, des palais d'argent, des portiques fabuleux, des cirques flottant dans l'espace, tout chargés de pierreries ; ce sont des lacs incandescents, des forêts illuminés de flammes fantastiques, des champs immenses remplis d'étincelles figurant des oiseaux prodigieux qui s'envolent et se perdent dans l'infini.

Puis, peu à peu, tout s'efface et disparaît entre deux fusées gigantesques dans un chaos stupéfiant, la féerie cesse et la toile tombe sur la nature muette et désolée qui s'abîme dans la nuit polaire.

Pendant nos doux soirs d'été, le paysan de nos régions croit voir dans l'étoile filante qui traverse le ciel pour se perdre à travers l'immensité une existence qui s'éteint, une vie qui s'échappe, une âme qui s'envole...

En face de ces aurores boréales, le Lapon se figure les splendeurs lumineuses du séjour radieux qui l'attend après avoir quitté cette terre. C'est là, au milieu des éblouissantes féeries de ce ciel mystérieux qui se laisse entrevoir, que le Lapon espère ressusciter en une vie éternelle...

Et dans ces faces lumineuses, ces profils miraculeux, ces silhouettes étranges qui surgissent, passent, flottent et s'effacent dans le ciel, il croit reconnaître les visages aimés de ceux qu'il a perdus, qui viennent, guidés par un souvenir d'affection, se montrer à la terre dans leur éclatante métamorphose.

Une autre grande merveille des contrées boréales, c'est le soleil de minuit. On sait que, dans l'unique nuit du 20 au 21 juin, il s'élève et brille à sa plus grande hauteur au-dessus de l'horizon. Sur un ciel lavé de rose et d'or, le soleil, arrivé à son sommet triomphant, rayonne comme à regret sur la nature endormie. Pâles rayons, froides lueurs. Le paysage



pourtant se réveille, s'anime, s'éclaire, se colore comme aux flammes hésitantes de quelque timide incendie, tandis que dans l'indigente verdure d'un buisson nain chante tristement le rossignol polaire. — Sans doute, observe le Lapon, cette lumière est belle, mais elle est glacée et l'on grelotte sous ses froids rayons qui ne sauraient faire éclore une violette ou pousser un brin d'herbe. Le soleil est comme nous, il a froid. Depuis le temps qu'il vient nous voir, il devrait pourtant connaître le pays et se couvrir comme nous nous couvrons. Mais tous les ans, c'est la même chose, il oublie ses fourrures et son manteau. Comment pourrait-il nous réchauffer quand lui-même se meurt de froid ?

Autre genre, autre légende : Pourquoi les ours n'ont-ils pas de queue ? ou si peu que ce n'est guère la peine d'en parler ? Il n'en fut pas toujours ainsi, si l'on en croit une fable laponne.

En ce temps-là, ces braves plantigrades étaient parés d'un superbe appendice, plus remarquable encore que le panache des renards qui en étaient jaloux.

Un jour, un ours à jeun rencontre un renard en train de savourer un poisson magnifique au bord d'un lac :

— Tu es bien heureux, compère renard, de te régaler ainsi. Entre nous, comment fais-tu pour prendre d'aussi beaux poissons ?

— Oh ! c'est bien simple. Je trempe ma queue dans l'eau. Les poissons s'y attachent, je retire vivement mon panache et je les mange !

— C'est vraiment ingénieux ; je vais en faire autant. J'adore le poisson...

— Toi, pauvre ami ? Tu n'y arriveras jamais. Tu es trop lourd...

— Ah ! tu crois ; nous allons voir...

Là-dessus, l'ours, visiblement froissé, plonge sa queue dans l'eau du lac tandis que le renard s'en va, pour faire la digestion, se promener dans la forêt.

A son retour, il ne peut s'empêcher de rire à la vue du tableau grotesque qui frappe son regard moqueur : La queue de l'ours se trouve prise dans la glace du lac fortement gelé. Le malheureux plantigrade est, malgré tous ses efforts, implacablement prisonnier. Il appelle le renard à son secours...

Ah ! bien oui ! Le renard se met à crier de toutes ses forces et, de tous côtés, les Lapons arrivent armés de triques et de gourdins. A la vue du danger qui le menace, l'infortuné plantigrade fait un suprême effort et s'enfuit, mais il a laissé son appendice rompue dans la glace inexorable. La vie vaut bien une queue sans doute.

C'est depuis cette fatale aventure que les ours n'ont plus de queue.

Terminons, chères lectrices, par les jolies chansons du renne et du zébu :

— *Kulmaža, mon petit renne, va ! La route est longue et je suis impatient de revoir ma fiancée. Plaine immense et glacée, je t'aime, je te salue ! Bien des pensées se pressent dans ma tête quand je passe comme le vent à travers les glaces et les neiges que je chéris. Va, mon cher Kulmaža, mon doux renne ; soyons rapide et léger. Arrivons vite où Thécia m'attend.*

*Là, je verrai ma chère fiancée, brochant un bonnet de fête. Regarde au loin, mon petit renne, si tu ne l'aperçois pas, attendant sur le seuil de la hutte qu'empêche une fumée d'argent. Va, Kulmaža, mon doux renne.*

Quand le jeune Lapon arrive, sa fiancée est morte. Les lueurs féériques d'une aurore boréale éclairent son pâle visage et, sur ses lèvres décolorées, erre encore un sourire mystérieux, comme si elle écoutait le rossignol polaire chanter sa douce chanson, au pâle soleil de minuit...

C'est avec une vive satisfaction qu'à travers nos recherches ethnographiques nous avons découvert la touchante et jolie chanson cinghalaise du zébu qu'il est vraiment curieux de rapprocher de la chanson du renne :

— *Cours, Altana, mon gracieux zébu ; cours le long de la route bordée de fleurs et de palmiers ; l'heure passe et mon cœur bat si fort ! Cours plus vite, plus vite encore, mon zébu à robe grise, à tête blanche !...*

*Maira, ma douce fiancée, m'attend. Sois léger comme le vent, rapide comme la flèche. Si je suis content de toi, je te donnerai de tendres pousses de bambou et j'attacherai un bouquet de fleurs bleues à ta corne noire...*

*Ecoute, mon cher zébu ; n'entends-tu pas déjà se mêler au murmure des brises le bruit des flûtes et des tambourins ? Cours, cher Altana ; cours plus vite encore, afin que j'arrive assez tôt pour ouvrir avec Maira la danse des fiançailles !*

Quand le jeune Cinghalais arrive, c'est un air funèbre que jouent les flûtes et les tambourins. Ni joie, ni fête, ni fiancée. La belle Maira vient de succomber à la morsure d'un serpent, le terrible cobra-capel.

Est-ce que cette ballade du zébu ne semble pas un écho fidèle et lointain de la chanson du renne ? Il y a loin pourtant des rivages fleuris de Ceylan, cette perle de l'océan Indien, aux plaines neigeuses et glacées de la pauvre Laponie. Mais la fatalité est de toutes les latitudes comme l'amour est de tous les pays.

FULBERT-DUMONTEIL.





## FLEURS FANÉES

SUITE



ADAME d'Elven avait pris le temps de la réflexion. Elle envoyait à sa fille, une épître presque aussi longue que la sienne, pleine de cœur et de raison.

— « Je viens de relire ta lettre pour la troisième fois, ma chérie, écrivait Jeanne d'Elven. J'en ai goûté toute la simplicité, et, vraiment, je ne puis t'exprimer combien je suis heureuse de ta confiance.

« Tu as bien fait de tout me raconter. En même temps que la tienne, je recevais une autre lettre de ta tante Eléonore, qui me racontait, en termes différents, mais sans en varier le fond, la même histoire que toi.

« Je ne suis plus à l'âge où l'on se plaît à la lecture des romans. Mais le tien, je puis te le confesser, m'a vivement intéressée, et tu juges si, comme mère, j'ai vécu tes émotions, bien naturelles.

« C'est, en effet, une touchante histoire que celle de ce jeune homme, épris de toi pour t'avoir vue une seule fois, en passant, sur le bitume de la gare de Lyon. Beaucoup de gens en souriraient, si on la leur racontait. Moi, ta mère, je la trouve d'autant plus émouvante que ma fille en est l'héroïne, et la constance de ton officier me semble tout bonnement admirable. A dire vrai, sans y mettre plus de vanité qu'il ne convient, je n'en suis pas autrement surprise, car je connais assez ma petite Marthe pour trouver tout naturel qu'elle inspire d'aussi belles fidélités, même à ceux qui ne la connaissent pas.

« Mais je reconnais que d'autres seraient fondés à me trouver présomptueuse et à railler ma coquetterie maternelle. N'importe ! Je maintiens mon jugement.

« Les renseignements d'Eléonore de Brives sont, heureusement, plus précis et plus abondants que les tiens. Elle me dit le plus grand bien de son neveu, qui est visiblement son protégé, et qu'elle connaît depuis l'enfance. Au surplus, je dois te dire que je le connais aussi quelque peu, bien que

cette connaissance remonte à un assez grand nombre d'années, c'est-à-dire au temps où Marcel de Bohério, alors élève du *Borda*, venait passer une partie de ses vacances avec ses cousines Aline et Paule. C'était alors le plus charmant garçon qu'on pût rêver ».

La lettre de Mme d'Elven se continuait ainsi sur un ton d'affectueuse condescendance aux vœux de sa fille. Elle se terminait par une phrase qui remua le cœur de Marthe en l'emplissant de joie.

— « Je sais gré à ton père des sentiments qu'il t'a exprimés à mon égard. Suis ses avis. C'est un homme qui voit très clair et dont l'affection pour toi ne s'est jamais démentie. Sois assurée qu'à l'occasion, je lui en témoignerai moi-même toute ma reconnaissance. »

— Oh ! mon Dieu ! pria Marthe en finissant de lire la lettre de sa mère, achevez votre œuvre ! Réunissez-les pour me les rendre tous les deux !

### XII

Et, pendant ce temps, une explication d'un tout autre genre, infiniment moins aimable, avait lieu entre l'amiral de Bohério et son fils.

Au lendemain du déjeuner qui l'avait mis, pour la seconde fois, en présence de Marthe d'Elven, Marcel avait dû regagner le *Brennus*, à bord duquel il allait prendre part aux manœuvres de l'escadre.

Il n'avait pas encore eu le temps de recueillir les impressions de son père.

En revanche, il avait revu l'adorable fille dont l'image emplissait sa pensée.

Il avait pu lui adresser la parole, entendre de nouveau la musique de sa voix, admirer la grâce exquise de toute sa personne. Et il emportait l'espérance que le bonheur ne lui serait pas refusé.

Par malheur, la période des congés était terminée. Elle s'ouvrirait derechef dans quelques semaines, lorsque, à l'occasion des fêtes du Carnaval, l'amiral commandant l'escadre donnerait le grand bal où toute la société niçoise serait conviée. Mais, d'ici là, plusieurs semaines s'écou-



lèraient, au cours desquelles l'enseigne ne reverrait Marthe qu'à la faveur d'une chance impossible à prévoir.

Quel ne fut donc pas son étonnement lorsque, le cinquième jour après le déjeuner de Mme de Brives, il vit un canot à vapeur, venu du Golfe Juan, accoster le *Brennus* et de cette embarcation sortir son père, qui, reçu par l'amiral commandant en chef et retenu à dîner par lui, sollicita la permission d'un entretien particulier avec son fils ?

Marcel comprit tout de suite qu'il allait être question de choses graves. Il ne devina point, hélas ! que son cœur allait saigner.

L'amiral, en effet, venait pour conférer avec son fils au sujet de la conduite qu'ils devaient tenir l'un et l'autre à l'égard de M. d'Elven et de sa fille. Les résolutions du vieux marin avaient tourné à l'encontre des rêves et des espérances de Marcel. Il s'opposait maintenant à ce mariage.

C'était la veille que cette volte-face s'était produite.

M. de Bohério avait eu une longue conversation avec Mme de Brives.

Auparavant, il s'était renseigné au sujet du comte Pierre d'Elven et de sa femme. Il n'avait pu ignorer leur séparation, d'autant plus étrange que nul n'en savait les motifs. La malchance avait voulu que ces renseignements fussent fournis à l'amiral de Bohério par cette même demoiselle de Blasimont, la tante Blasimont, chez laquelle Eléonore et ses filles venaient de passer une si désagréable semaine. Et, comme il fallait s'y attendre, ils avaient été déplorables.

M. de Bohério était donc arrivé chez sa cousine de fort mauvaise humeur.

Tout de suite, aux premiers mots de bon accueil qu'elle lui avait adressés, il avait répondu en donnant libre cours à sa bile.

— Ah ! vous en faites de belles, ma chère Eléonore, s'était-il écrié. Vous venez de me mettre dans de jolis draps, allez !

— Dans quels draps ? Que signifie ce reproche ? protesta la baronne.

— Oh ! vous le savez bien. Je parle de cette rencontre que Marcel a faite chez vous, que j'ai faite après lui, de cette petite jeune fille et de son père, d'Elven, n'est-ce pas ? Du joli monde !

— Comment, du joli monde ? Ah ! ça, amiral, qu'est-ce qui vous prend ? Est-ce que vous devriez fou en vieillissant ?

C'était acerbe, mais Mme de Brives savait ce qu'elle faisait. Elle savait que rien ne refroidissait aussi promptement les colères commençantes de M. de Bohério que cette allusion aux approches de la vieillesse, car il ne redoutait rien à l'égal des ridicules qu'elle peut apporter.

L'effet fut immédiat. L'amiral baissa le ton et corrigea ses expressions.

— Quand je dis « joli monde », je n'entends pas qualifier leur honorabilité publique.

— Il ne manquerait plus que ça ?

— C'est à leur vie privée que je fais allusion.

— A leur vie privée ? Qu'a-t-elle donc de répréhensible, leur vie privée ?

— Ah ! vous me comprenez bien ! J'entends leur irrégularité.

— Leur irrégularité ? Qu'y a-t-il d'irrégulier dans l'existence de cette fille sous le toit de son père ? Est-ce que vous ne m'aviez pas dit, l'autre jour, que vous la trouviez charmante ?

— Et je le répète : elle est ravissante. Mais précisément cette existence qu'elle mène chez son père n'est pas normale. Où est la mère pendant ce temps ?

— La mère ? Elle est à Paris. C'est certain qu'il vaudrait mieux qu'elle fût ici. Que voulez-vous ? Pierre et Jeanne d'Elven se sont séparés à l'amiable, discrètement.

— C'est précisément cette séparation clandestine qui m'offusque.

— Préféreriez-vous qu'elle eût été publique, que les tribunaux eussent prononcé, qu'il y eût eu scandale. Drôle d'appréciation !

— Mais, ma chère, avec un procès, on sait à quoi s'en tenir.

— Et l'on se trouve en face d'un malheur irréparable, de gens qui ne peuvent plus se réconcilier. Au lieu d'un malentendu, on a une rupture violente. En vérité, mon cher amiral, je ne vous comprends pas.

Et, s'interrompant, elle l'apostropha sans ménagements :

— Voyons, on vous a monté la tête. Quel est l'imbécile ou le coquin qui vous a tenu tous ces propos, et jusqu'où est allée la calomnie ?

— Ni imbécile, ni coquin, ma chère amie. J'ai puisé mes renseignements à bonne source, je vous prie de le croire.

— Voulez-vous que je vous la nomme, votre bonne source, amiral, source de fiel et de vinaigre, puits de méchanceté et d'aigreur. Elle se trouve à Grasse, votre source ; elle a cinquante ans passés ; elle s'appelle Honorée de Blasimont, et en veut à toute l'humanité de ce qu'elle n'a trouvé personne pour épouser sa laideur et son égoïsme. Dites que ce n'est pas ça, voyons ?

M. de Bohério était fort embarrassé et le laissait paraître.

Il n'avait jamais menti en sa vie, même pour plaisanter.

Et pourtant, acculé à la nécessité d'avouer, il ne fit entendre qu'une sorte de grognement, presque aussitôt suivi d'une phrase déplaçant la question :

— Vous lui en voulez donc beaucoup, à cette pauvre Blasimont ?

— La pauvre ? répliqua gaiement la baronne. Lui en vouloir ? Et pourquoi donc ? Je lui rends



la justice qu'elle mérite, rien de plus. Vous n'attendez pas de moi que j'introduise son procès de canonisation ? Cela ne se fait qu'après la mort des gens, et elle a tout le temps encore de devenir une sainte. Rien ne conserve comme la méchanceté. J'ai pu le constater la semaine dernière, que nous avons passée chez elle, mes filles et moi, à sa demande. Seulement, c'est la dernière fois que cela nous arrive. Nous ne tenons pas à mourir de délabrement.

Cette boutade dérida M. de Bohério.

— Ma chère Eléonore, il faut bien vous passer vos petites malices. Vous avez une manière si drôle de dire les choses... ! N'importe ! Cette situation de ces Elven m'ennuie. Je ne consentirai jamais au mariage de Marcel avec une jeune fille placée dans de telles conditions de...

M<sup>me</sup> de Brives ne le laissa pas achever.

— Taisez-vous. Vous allez dire des bêtises. Je vous demande un peu en quoi la pauvre petite Marthe est responsable du désaccord de ses parents ? Elle est la première à en souffrir, je le sais. Votre arrêt est une cruauté de plus.

Mais le vieux marin, esclave de certains préjugés, était inflexible :

— Que voulez-vous, ma chère ? Si cette enfant souffre de la situation de ses parents, cela ne rend que plus odieuse la faute de ceux-ci. Il y a une loi naturelle terrible qui fait porter aux descendants le châtimement des crimes de leurs pères et mères. Je plains cette petite de tout mon cœur, mais ne puis pousser plus loin ma sympathie, ni engager Marcel. On n'épouse pas par compassion.

— Qui vous parle de compassion ? Vous êtes encore un plaisant sire ? Plaignez-le donc, ce pauvre Marcel ? Rencontrer une jeune fille qui est une merveille de beauté, instruite, aimable, parfaitement élevée, douée de toutes les qualités que l'on peut demander à la femme la plus accomplie, dotée, d'ailleurs, de quatre à cinq cent mille francs...

— Il me semble, ma chère cousine, que les Bohério n'ont jamais cherché la fortune.

— Ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux, mon très digne cousin. Mais revenons à notre conversation : rencontrer tout cela, dis-je, et s'en détourner sous le plus futile des prétextes, c'est, permettez-moi de vous le dire, agir de la plus sotte manière.

« Or, Marcel a trouvé tout cela dans la personne de Marthe d'Elven. Ajoutez-y que cette jeune fille est de votre monde, hé oui ! Monsieur l'amiral. Les Brives ne sont que de tout petits seigneurs, bien qu'ils remontent aux Croisades. Mais les Elven vous valent. Vous prétendez descendre des rois, de Léon, eux des comtes de Poher. Il me semble que cela se vaut, qu'en pensez-vous, mon cousin ?

L'amiral eut un mouvement des épaules voulant

dire qu'il était certainement très sensible à cette argumentation captieuse, mais qu'elle ne parvenait pas, néanmoins à le convaincre.

— Vous avez raison, conclut la baronne, ce ne sont là que des motifs secondaires. Le véritable motif, décisif celui-là, c'est qu'il s'agit du bonheur de ces deux enfants. Marcel est éperdument amoureux...

— Croyez-vous qu'il le soit tant que cela ?

— Plus encore que je ne saurais le dire. Et quant à Marthe, bien que je ne puisse rien préciser, je suis convaincue qu'elle n'est pas du tout insensible « au beau feu », comme on disait sous Louis XIV, qu'elle a allumé, à son insu, dans le cœur de votre fils.

L'amiral se leva, assez nerveux, et mit fin à l'entretien :

— En ce cas, le mal est plus grand que je ne le supposais. Il est temps d'y apporter le remède. C'est ce que je vais faire tout de suite.

Et il prit congé de la baronne avec plus d'humeur que de conviction.

C'était dans cette disposition d'esprit qu'il était venu au Golfe et de là s'était fait porter à bord du *Brennus* pour s'entretenir avec Marcel du redoutable sujet.

Comme toutes les personnes qui doutent un peu de la bonté de leur cause, l'amiral se montra particulièrement irascible en cette circonstance. Il parla avec brusquerie, par phrases hachées, tranchantes, qui ne lui étaient pas habituelles.

Marcel essaya vainement d'apaiser cette mauvaise humeur, de désarmer cette intransigeance.

Force lui fut de s'incliner devant la volonté paternelle.

Mais ses traits exprimaient un si profond chagrin que l'amiral en fut bouleversé.

Il ne s'était pas attendu à une si prompte et si complète soumission.

Afin de ne pas désespérer entièrement le jeune homme, il crut devoir faire une concession.

— Voyons, je n'entends pas être plus sévère que la justice. Qu'est-ce que je demande, après tout ? Que M. et M<sup>me</sup> d'Elven rectifient leur situation, et je ne mettrai plus d'opposition à ce mariage. Je serai même très heureux que cette petite devienne ta femme.

— Elle vous plaît donc, père ? demanda le jeune homme, un peu reconforté.

— Certainement, elle me plaît. Je crois qu'elle fera une charmante femme.

— « Elle fera », se dit Marcel. Il parle au futur et non au conditionnel.

Une gracieuseté du commandant lui permit de reconduire son père.

Chemin faisant, l'entretien, devenu plus amical, lui fournit l'occasion de constater que les volontés de l'amiral n'avaient pas leur ténacité ordinaire.

Il vint reprendre son poste avec plus de confiance qu'au début de la conversation bien que



la condition mise par M. de Bohério à son consentement lui parût difficilement réalisable.

Le jeune homme se demandait, en effet, de quel droit, antérieurement à toute démarche, il ferait entendre aux parents de Marthe une proposition que ceux-ci pourraient, à bon droit, trouver injurieuse.

N'était-ce pas, de la part de l'amiral, une concession dérisoire ?

« La nuit porte conseil », dit le proverbe.

La nuit qui suivit cette dure journée fut assez pénible pour Marcel de Bohério, bien qu'assez tranquille en ce qui concernait le service.

Et le sommeil lui apporta la solution du problème qui hantait son cerveau.

Il n'avait qu'une manière de se tirer de ce mauvais pas.

M<sup>me</sup> de Brives lui avait toujours tenu lieu de la mère qu'il n'avait pas connue. C'était chez elle qu'il avait rencontré Marthe. Elle connaissait son roman d'amour et l'avait encouragé. A qui pouvait-il mieux s'adresser et plus fructueusement qu'à cette amie toujours si dévouée ?

Il se leva donc rasséréné et profita de la première minute libre pour écrire à sa tante une longue lettre pleine de détails sur les incidents de la veille.

Il termina son épître par une invocation presque désespérée.

« Maintenant, ma bonne tante; je vous ai tout dit. Vous connaissez les conditions de mon père; vous savez qu'il est homme à les maintenir opiniâtrement. Ayez pitié de ma détresse et, s'il vous est possible d'obtenir une satisfaction du côté de qui vous savez, c'est à vous que je devrai mon bonheur. Sinon, c'est toute ma vie que je garderai le deuil. »

La missive écrite et cachetée, il l'envoya à terre par les voies les plus rapides. Il annonçait, en effet, à la baronne que les manœuvres qui allaient commencer le retiendraient peut-être en mer pendant trois ou quatre semaines. Il la priait donc de se hâter.

La réponse de M<sup>me</sup> de Brives ne lui parvint qu'au bout de dix jours, c'est-à-dire au moment où le *Brennus* se livrait à des essais de tir au voisinage des îles d'Hyères. Et cette réponse n'apportait au pauvre amoureux rien de bien consolant.

La baronne lui disait, en effet, que la mission dont il la chargeait était tellement délicate qu'elle ne pouvait s'engager formellement à la remplir.

Cependant, par affection pour lui qu'elle aimait comme son fils, elle tenterait une démarche discrète auprès de M. et M<sup>me</sup> d'Elven. Il ne faudrait pas se leurrer d'espérances, ni croire surtout que les choses marcheraient toutes seules.

Elle ajoutait qu'elle trouvait les conditions de l'amiral très dures.

Au surplus, elle n'éprouvait aucun embarras à exprimer cette opinion qu'elle avait fait connaître

à M. de Bohério lui-même, dans une conversation qu'elle avait eue avec lui. Elle avait trouvé l'amiral intraitable, mais elle ne désespérait point encore. C'était même de ce côté qu'elle conservait les plus sérieuses espérances, habituée qu'elle était d'avoir avec son cousin d'orageuses explications.

Force fut à l'enseigne de vaisseau de se contenter de peu.

De nouveau, son front s'assombrissait comme ses idées.

Si M<sup>me</sup> de Brives échouait dans ses tentatives, il ne fallait pas attendre mieux d'une autre intervention. Ce qu'elle n'aurait pas fait, nul autre ne pourrait le faire.

La perspective était désolante.

Par bonheur pour le jeune homme, l'existence très mouvementée qu'il menait depuis quelques jours, en surmenant ses forces, ôtait un peu à son cerveau la faculté de broyer du noir. Le temps lui faisait défaut pour s'abandonner à la tristesse, non plus qu'aux rêves décevants.

En ce moment, en effet, et en prévision de la période des fêtes du Carnaval, qui retiendrait l'escadre sur le littoral, les évolutions étaient poussées avec une activité presque fébrile, ne laissant aucun répit aux officiers et aux équipages des cuirassés, des croiseurs et des torpilleurs.

Après des manœuvres d'ensemble devant Toulon, la flotte avait repris le large et voguait, par un temps superbe, vers la Corse.

Il ne fallait rien moins que cette diversion presque violente pour affranchir l'esprit du jeune officier de son atroce angoisse.

Comme il arrivait à Ajaccio, une lettre de son père l'y rejoignit.

C'était une bonne lettre, affectueuse, presque consolante.

L'amiral lui racontait longuement qu'il avait dîné chez M<sup>me</sup> de Brives.

Il y avait rencontré Marthe d'Elven et aussi, à sa grande surprise, M<sup>me</sup> d'Elven, mère de celle-ci. Le portrait qu'il en faisait à Marcel était des plus flatteurs.

Il déclarait n'avoir jamais vu personne plus accomplie.

Et après une description morale et physique qui eût fait honneur à un littérateur de profession, M. de Bohério terminait son épître par ce jugement significatif.

— Il est bien certain, à mes yeux, que des raisons sérieuses ont motivé la séparation du comte et de sa femme, et que les torts ne sont pas du côté de celle-ci.

Cette sentence, manifestement favorable, indiquait un revirement dans les opinions, jusque-là préconçues, du vieux marin.

Marcel en eut l'âme inondée de joie. C'était de bon augure.

Il en prit plus de patience. Il se donna tout entier aux devoirs de sa glorieuse profession. Au



cours de certaines manœuvres difficiles et parfois dangereuses de l'escadre, il fut porté à l'ordre du jour.

Cela mit son nom en vedette. De la bouche des frères d'armes, il passa dans celle des supérieurs, et la renommée du jeune officier dut s'étendre jusque dans les milieux les plus indifférents, parmi les habitants distingués de la côte. Marcel s'en réjouit sans vanité, mais en pensant à son amour. N'était-ce pas le meilleur moyen de se rappeler au souvenir de Marthe ?

L'avenir, d'ailleurs, lui apparaissait plus riant.

Il avait relu attentivement la lettre de son père, et son attention s'était reportée sur le passage qui décrivait M<sup>me</sup> d'Elven.

Pour que l'amiral eût vu M<sup>me</sup> d'Elven, il fallait que celle-ci se trouvât présentement à Nice ? A quel titre s'y trouvait-elle ?

Il n'avait pas pensé à cela tout d'abord. Il y réfléchissait maintenant.

La mère de Marthe était-elle venue dans le Midi à simple titre de touriste et d'hivernante, logeant à l'hôtel comme la plus vulgaire des voyageuses ?

N'était-il pas plus vraisemblable, au contraire, qu'elle était descendue chez son mari et sa fille, ainsi que les convenances l'exigeaient ?

Or, si cette hypothèse était fondée, la conclusion venait tout naturellement.

La réconciliation exigée par l'amiral, ce qu'il appelait « la régularisation » sans prendre garde à l'impropriété du terme, devait être, à cette heure, un fait accompli.

L'espoir était donc permis à Marcel. Plus rien ne s'opposerait à son bonheur, à la réalisation de son rêve le plus cher !

Il allait s'abandonner aux transports de la joie lorsqu'une seconde réflexion vint modifier la première et diminuer considérablement l'allégresse qu'elle avait fait naître.

Si la réconciliation de M. et M<sup>me</sup> d'Elven s'était accomplie, l'amiral en eût certainement parlé. Il aimait assez son fils pour ne point lui ménager la joie d'une aussi bonne nouvelle. Or, l'amiral n'en avait rien dit, et, qui pis était, il avait, en une phrase très nette, innocenté la femme, par conséquent incriminé le mari.

Le pauvre Marcel retomba donc dans ses perplexités douloureuses.

Ah ! comme il se prit à souhaiter l'arrivée d'une lettre de sa tante.

### XIII

Oui, M<sup>me</sup> d'Elven était à Nice.

Elle y était venue, appelée à la fois par la tendresse de Marthe, par la sagacité prudente d'Éléonore.

Contrairement à l'hypothèse de Marcel de Bo-

hério, elle n'était pas descendue chez son mari, mais avait accepté l'hospitalité de sa cousine.

Au surplus, elle n'avait pas caché son arrivée et Pierre d'Elven en avait été le premier informé. Avec la plus délicate galanterie, il avait mis la villa à la disposition de sa femme, s'offrant même, si sa présence la gênait, à aller demeurer lui-même à l'hôtel pendant toute la durée du séjour de Jeanne sur la côte bleue.

M<sup>me</sup> d'Elven aurait dû accepter. Elle en avait même été fortement tentée. Qui pouvait dire si, de cette cohabitation cérémonieuse, ne serait point issue la réconciliation tant désirée de Marthe ?

Mais un scrupule, ou plutôt un faux point d'honneur, la retint. Elle refusa, donnant raison ainsi aux préventions de son mari qui lui reprochait de ne l'avoir jamais aimé.

Pierre soupira donc en recevant ce refus et, comme Marthe l'interrogeait sur les causes de sa tristesse, il se borna à lui montrer la lettre de sa mère, en y ajoutant cette amère réflexion :

— Tu vois, chérie, que ce n'est pas moi qui pêche par orgueil.

Marthe dut bien s'avouer que, cette fois, son père avait raison.

Elle pleura, mais ses larmes ne furent pas de longue durée.

Sa mère allait venir, sa mère qu'elle idolâtrait, et cette seule pensée suffisait à l'emplir d'une félicité sans bornes, d'une joie de petit enfant.

Sans doute, elle eût donné tout ce qu'elle possédait pour que le même toit, la même table rassemblent autour d'elle les deux êtres qu'elle adorait.

Mais fallait-il désespérer pour cela, s'affliger outre mesure ?

N'était-ce pas déjà beaucoup que sa mère consentît à venir jusqu'à Nice, dans la même ville, dans le même milieu où elle était sûre de rencontrer son mari, où elle devait même le voir plusieurs fois pour s'entretenir avec lui, si, comme tout semblait l'indiquer, ils avaient à s'entretenir de l'avenir de leur fille et des ouvertures qui leur étaient faites à ce sujet.

Et Marthe se disait qu'à la faveur de ces rencontres, de ces conversations, telle occasion pouvait surgir, qu'elle ne prévoyait point encore, mais qu'elle saurait utiliser, qu'elle provoquerait même, au besoin, pour en faire sortir cette paix définitivement scellée, cet oubli des torts réciproques, cette mutuelle tolérance qui sont les garants et les fauteurs des plus durables amours.

M. d'Elven avait dit à sa fille, la veille de l'arrivée de sa femme :

— J' imagine que tu désires aller attendre ta mère à la gare ?

— Oh ! oui, papa ! s'écria Marthe, les yeux brillants.

— Eh bien, voici une lettre d'elle qui m'annonce qu'elle prendra le train de onze heures quinze.



C'est donc demain, à midi et demie, qu'elle débarquera à la gare. Si elle était descendue chez nous, je serais allé la recevoir et nous aurions déjeuné ensemble. Tu lui offriras mes respectueux compliments.

Il n'en dit pas plus long et quitta Marthe, visiblement attristé.

La jeune fille laissa, cette fois, ses larmes couler en liberté.

Cette lettre de sa mère, par laquelle Jeanne d'Elven annonçait à son mari son arrivée pour le lendemain, n'était-elle pas une invitation gracieuse et timide ?

Jeanne avait dû regretter le refus d'hospitalité qu'elle avait fait à Pierre.

Et ne pouvant ou n'osant revenir sur ce refus, elle y avait remédié autant que possible en faisant savoir à son mari le moment où il pourrait la revoir le premier, seulement en présence de leur enfant.

Oui, c'était une invitation discrète, presque un appel.

Mais le malentendu, le misérable malentendu qui avait bouleversé leur existence, pesait encore sur leur commune destinée.

Ce que Marthe venait de deviner, de lire entre les lignes de la missive maternelle, Pierre d'Elven ne l'avait pas vu, lui.

Peut-être n'avait-il pas voulu le voir.

S'il s'était rendu à la gare avec sa fille, il eût été presque impossible qu'il ne renouvelât point son invitation, qu'il ne retînt pas sa femme à déjeuner, tout au moins, et alors... ?

Alors, Dieu aidant, Marthe s'y employant de toutes ses forces, M<sup>me</sup> d'Elven se fut laissé convaincre et toucher. Elle serait venue à la villa; elle aurait occupé la grande, la belle chambre du premier étage dont Marthe n'avait jamais voulu faire la sienne, qu'elle avait réservée et ornée précisément en prévision de cette éventualité.

Et, une fois entrée dans la maison de son mari, M<sup>me</sup> d'Elven n'en serait plus sortie. Sa fille aurait bien su l'y retenir, l'y garder pour toujours.

Au lieu de cette allégresse si facile, de ce bonheur si suave, voilà que l'orgueil humain, un orgueil stupide, venait gâter encore la situation, l'empirer même.

Oh ! pourquoi son père se refusait-il aux sollicitations de l'amour ?

Pourtant, elle n'essaya pas de le ramener. Elle eût voulu que son retour fût spontané, qu'il vînt de lui-même lui signifier son changement de résolution.

Pendant tout le reste du jour, elle ne le revit pas.

Le soir, il ne vint pas dîner. Elle reçut un billet assez laconique par lequel il lui faisait savoir qu'il ne rentrerait pas avant quatre ou cinq jours.

La raison de cette absence insolite, le prétexte pour mieux dire, était que le comte avait rencontré un ami, grand amateur d'automobilisme, et avait accepté de lui l'invitation de parcourir toute la région, de Nice à Gênes, ce qui réclamait une durée de trois ou quatre fois vingt-quatre heures.

Marthe se résigna. Il n'y avait pas à lutter contre cette espèce de fatalité, contre l'hostilité des événements.

Le soir venu, elle monta de bonne heure dans sa chambre, adressa à Dieu une fervente prière et s'endormit en pensant à la joie du revoir qui l'attendait le lendemain matin.

Et, le lendemain, en s'éveillant, elle courut à la fenêtre pour regarder le ciel. Quelques nuages traînaient sur le bleu pâle, mais le soleil, déjà levé, n'en décochait pas moins à la terre ses flèches les plus dorées.

On était entré dans le mois par excellence du Midi, février, père du printemps. Et les fines écharpes blanches qui striaient l'azur n'étaient que des signes de beau temps, des promesses de joie pour la journée qui commençait.

Marthe en accepta l'augure avec empressement. Elle ne voulut conserver aucun doute; elle bannit systématiquement les noires pensées.

Puisqu'elle allait revoir sa mère, il fallait qu'elle lui montrât un riant visage.

Elle déjeuna donc de bon appétit. Puis, pour mieux tuer le temps, elle alla s'enfermer dans le cabinet de travail de son père. Un coup d'œil sur le premier volume des *Méditations* suffit à l'assurer que les fleurs fanées étaient encore à leur place.

Mais quelque bonne volonté qu'elle y mît, elle ne pût s'absorber dans la lecture.

Elle avait trop d'impatience et le temps marchait trop lentement pour elle.

Le train de Paris n'arrivait qu'à midi trente. Dès que l'Angelus se mit à sonner aux églises et aux chapelles, la jeune fille appela sa femme de chambre.

— Mais, mademoiselle, lui fit observer respectueusement la soubrette, il ne faut pas plus d'un quart d'heure pour nous rendre d'ici à la gare.

— N'importe ! Je ne puis plus tenir en place. J'aime mieux attendre là-bas qu'ici. Au moins aurai-je le spectacle de la voie pour me distraire.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)







## MADemoiselle MILLIONS

SUITE

### XIII



Le retour à Braulx fut pour Luce un enchantement... Elle était transfigurée, et si heureuse, si exaltée que M<sup>lle</sup> Philomène, confidente fidèle de tous ses sentiments, craignait quelques-unes des extravagances que ce caractère à surprises tenait toujours en réserve. Mais il n'en fut rien, et quand, le soir de son arrivée, elle revit Germain, elle fut d'un calme qui dérouta toutes les idées de M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle sur sa bizarre nièce.

Une joie intense était en elle, mais retenue par une pudeur jusqu'alors inconnue et que lui enseignait l'amour sincère qu'elle avait au cœur. Elle fut pour Germain délicieusement aimable, mais avec une douceur et une délicatesse bien différentes de ses provocations habituelles. C'était une métamorphose. M<sup>lle</sup> Philomène se rendit parfaitement compte qu'Aymeric la remarquait, mais Germain ne semblait point s'en apercevoir. Pourtant, lui aussi, M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle le trouvait changé, moins froid, plus communicatif, plus gai. Et, à cette constatation, un petit nuage, que les assertions de son beau-frère et de sa nièce n'avaient pu entièrement chasser de sa pensée, tendait à s'évanouir.

La soirée fut longue et, vers la fin, M. Rambert reconduisant jusqu'au vestibule Germain qui, pour ce premier jour, était resté, contre son habitude, jusqu'à l'heure du coucher, Luce s'avança près d'Aymeric et lui dit :

— Demain matin, je veux vous parler un peu longuement et sans témoin ; où nous retrouverons-nous ?

Trop occupée d'elle-même, elle ne remarqua pas son trouble.

— Mais ici, répondit-il.

— Non, nous pouvons être dérangés ; dans ma chambre, plutôt, fit-elle avec assurance.

Il hésita.

— Les domestiques... murmura-t-il.

— Oh ! je m'en moque ! dit Luce.

Puis une réflexion l'arrêta : pour Germain, elle ne voulait pas être compromise.

— Eh bien ! fit-elle alors, dans la serre, voulez-vous ?

— Soit.

— A dix heures ?

— A dix heures, je crois justement que le patron s'absente demain.

— Ne manquez pas.

— Soyez tranquille.

Il lui baisa la main, ainsi qu'il le faisait presque chaque jour en la quittant, mais, ce soir-là, ses lèvres un peu brûlantes s'appuyèrent un peu plus longtemps sur la petite main fiévreuse.

Il fut, le lendemain, exact au rendez-vous. Luce, impatiente, y était pourtant arrivée avant lui. Dès qu'elle le vit apparaître à la porte de la serre, elle s'avança vers lui et lui donna un vigoureux *shake hand*.

— Venez, dit-elle ensuite.

Et elle le conduisit à un banc placé sous des palmiers, auprès du bassin central où se jouait un capricieux jet d'eau.

Elle était pâle, silencieuse, et ses lèvres frémissantes, quoique closes, dénotaient son émotion. Aymeric aussi était troublé, et encore plus à la voir si évidemment émue.

Elle le fit asseoir et, sans lui laisser le temps de dire un mot, commença :

— Aymeric, m'aimez-vous ?

Le malheureux crut toucher au comble des vœux qu'il n'avait jamais osé formuler, même dans sa pensée et, tremblant d'espoir soudain, murmura :

— Luce, prenez garde à ce que vous allez me faire dire ?

Mais elle, poursuivant son idée et sans prêter attention à sa visible émotion, y coupa court en disant d'un ton bref :

— Non, pas de marivaudage, soyons sérieux. J'ai un service grave à réclamer de vous, c'est pourquoi je vous demande : m'aimez-vous, m'êtes-vous dévoué ?

Aymeric qui avait vu là-bas, dans la mousse argentée du jet d'eau, un rêve enchanteur se lever et, peu à peu, prendre un corps, une forme



tangible, le vit à ce moment, très vite aussi, s'évapourer, s'évaporer, retourner dans le mirage où il était né... et alors, d'une voix où un brisement s'entendait, il répondit :

— Dévoué?... Corps et âme, Luce, vous le savez bien.

Encore une fois elle n'entendit pas son accent spécial et répliqua :

— Oui, je le sais, mais je voulais être sûre. Donc, si vous m'êtes dévoué, vous consentez à me rendre un service, un grand service ?

Il n'exprima son adhésion que par un geste. Il suffit à Luce qui continua bravement :

— J'aime Germain Danglefer.

Aymeric se sentit pâlir. Après le mirage de tout à l'heure, ce réveil était plus dur encore, plus cruel qu'il ne l'eût été la veille. Un rapide travail se fit dans l'esprit du jeune homme.

Il devait s'attendre à ce que Luce un jour ou l'autre aimât un autre que lui... Il s'y attendait, même il s'y était résigné d'avance comme à l'inévitable, mais il pensait que cet homme serait du monde de Luce, de sa position, un des brillants snobs qui la courtoisaient... Tandis que Germain, Germain comme lui pauvre, comme lui subalterne, et même inférieur à lui en tant que naissance, s'il lui était supérieur comme instruction et intelligence !...

Ils étaient deux partageant sa vie de famille, deux, Germain et lui. Elle aurait pu le distinguer aussi bien que Danglefer, pourquoi n'était-ce pas lui qu'elle avait choisi ?

Et une âpre douleur, condamnée au silence, aggravée d'impuissante jalousie, le mordit au cœur. Comme il restait muet, Luce aussi se tut un instant. Malgré tout, cet aveu lui avait coûté, et elle attendait un mot, n'importe lequel, qui l'encourageât à continuer, en lui en facilitant le moyen. Ce mot ne venant pas, elle reprit, un peu gênée :

— Cela vous étonne ?

— Oui, répondit Aymeric, se dominant.

Et il ajouta, amer :

— Germain a bien gardé son secret.

— Quel secret ?

— Celui de votre amour réciproque.

C'est ici que la tâche de Luce devenait embarrassante pour son amour-propre. Suivant son habitude, lorsqu'elle rencontrait quelque difficulté, elle la heurta de front, et brûlant ses vaisseaux :

— Germain ne sait pas que je l'aime, ou, s'il le sait, c'est qu'il l'a deviné.

— Mais il vous aime ?

— Je n'en sais rien non plus, cela m'est égal ; s'il ne m'aime pas, il m'aimera quand je serai sa femme.

— Vous voulez l'épouser ?

— Oui.

— Et votre père ?

— Mon père estime beaucoup Germain, et il a grande envie, aussi grande hâte, de se débarrasser de moi : il consent à notre mariage.

— Germain a osé vous demander ? reprit Aymeric, tout à son idée fixe...

— Jamais de la vie ! Il ne l'osera même point si on ne l'y incite fortement.

— Alors ? interrogea encore Aymeric, la sueur au front, en presumant le service qu'on allait exiger de lui.

— Alors, continua Luce, bravement, mon père était tout prêt à faire lui-même cette délicate démarche ; je n'ai pas consenti à ce qu'il y compromît sa dignité de patron, je lui ai dit que je trouverais quelqu'un pour faire la commission. Ce quelqu'un, c'est vous ..

— Et vous voulez ?... fit Aymeric, épouvanté.

— Je veux que vous alliez trouver Germain et que vous lui teniez ce langage : « Luce Rambert vous aime et veut vous épouser ; son père y consent, demandez-la lui en mariage, il vous l'accordera, c'est elle qui m'a chargé de vous le dire ». Ce n'est pas long, hein ? ni difficile à retenir ?

— Non, répondit Aymeric à bout de forces, et prêt à se trahir, mais c'est difficile à dire... Luce, je vous en supplie, n'exigez pas de moi pareil service ?

Elle le regarda, surprise et sans pitié.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Parce que je n'en ai pas le courage.

Sans même admettre qu'il pouvait l'aimer, leurs habituelles plaisanteries l'ayant habituée à ne prendre au sérieux aucun de ses sentiments ; Luce, se montrant cruelle dans son inconscience, reprit :

— Vous êtes jaloux de voir tomber sur votre camarade une pareille aubaine ?

Aymeric pâlit davantage, mais ne répondit plus.

— Jaloux, continua Luce impitoyable, de penser qu'après mon père, le « patron » désormais, ce sera votre ancien collègue devenu plusieurs fois millionnaire. Cet avancement vous gêne ?...

Aymeric fut mortellement blessé de cette supposition. Luce lui prêtait donc une âme absolument vénale ? Et elle le reléguait dans un tel degré d'infériorité qu'elle se refusait à admettre qu'il put éprouver une autre jalousie que celle d'un employé devant un camarade plus favorisé ?... En même temps qu'elle en élevait un autre jusqu'à elle, Luce repoussait jusqu'à l'hypothèse que lui-même eût pu aspirer à la même gloire, au moins en rêve... Atteint dans son orgueil comme il l'avait été tout à l'heure dans son cœur, il reprit, sans chercher à cacher sa susceptibilité :

— Non, mademoiselle, « cet avancement » ne me gêne pas ; seulement, comme le service que vous me demandez ne rentre pas dans mes attributions, vous permettez que je me récuse.

Elle comprit qu'elle l'avait fâché.



— Allons ! dit-elle, vous voilà sur vos grands chevaux... Quel caractère ! grand Dieu !

Puis elle ajouta, changeant de ton et se faisant gentille pour obtenir ce qu'elle désirait de lui :

— Vous ne voulez pas me venir en aide, alors ? dites, Aymeric, vous me refusez le premier service sérieux que je vous demande... Moi qui comptais tant sur vous ! vous, mon compagnon d'enfance, l'ami de ma jeunesse, mon frère, presque... Quel chagrin vous me faites et dans quel embarras vous me mettez !...

Lorsqu'elle le voulait, elle était irrésistible et Aymeric, toujours faible devant les jolis yeux humides et le doux sourire attristé, était déjà ébranlé, quand elle ajouta :

— Vous dites que vous n'avez pas le courage ? Pas le courage de contribuer à assurer mon bonheur ?... Oh ! Aymeric, qui croirait cela de vous ?... Vous craignez donc bien mon père ?... Mais puisque je vous dis qu'il consent ?... Ne me croyez-vous pas ?... Voulez-vous l'interroger ? Lui-même, si vous le préférez, peut vous donner la commission dont je vous chargeais ?...

Et devant le signe de dénégation du jeune homme, elle reprit :

— Alors que craignez-vous ?...

Il trembla, à ce moment qu'elle ne devinât son secret. Il était, tout à l'heure, prêt à le lui dire ; maintenant son orgueil d'homme blessé se refusait à un aveu désormais inutile et qui n'eût rien changé aux choses, mais dont la cruelle enfant aurait pu rire un jour, rire même avec Germain ! Cette pensée vainquit le bref attendrissement que le charme souverain de Luce avait une fois encore fait naître en lui, et résolu à tout, plutôt que de donner à son heureux rival cet avantage et à cette coquette enfant la gloire de plus de marcher sur lui pour aller au bonheur, il reprit, hypocrite, et sur un ton volontairement cassant :

— Si vous m'assurez que cette démarche a l'assentiment de votre père, je n'ai plus de raisons pour m'y refuser.

— A la bonne heure, fit Luce triomphante, je savais bien, malgré tout, que je pouvais compter sur vous, mais c'est égal, vous êtes d'une prudence, d'une obéissance à votre patron et d'une fidélité qui n'ont point d'égales ! Je lui raconterai cela, car c'est digne d'un prix de vertu et d'une... augmentation de traitement.

Aymeric mordit ses lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater, et, sans répondre, se leva pour partir. Luce le rappela.

— Quand ferez-vous la démarche ?

— Quand vous voudrez ? vous n'avez qu'à ordonner, j'obéirai.

— Le plus tôt sera le mieux. Aujourd'hui.

— Vous êtes pressé ? fit-il, railleur.

— Oui, répliqua-t-elle hardiment, pressée que ce pauvre Germain connaisse son bonheur...

— Eh bien, dit-il, je lui parlerai ce soir, après le dîner, j'irai le trouver dans sa chambre.

— C'est cela, et demain à la même heure, je vous attends ici.

## XIV

Le lendemain encore, Luce qui ne se tenait pas d'impatience joyeuse, fut la première au rendez-vous. Elle avait confié à M<sup>lle</sup> Philomène la mission dont elle avait chargé Aymeric, et celle-ci s'était récréée, mais en vain, puisqu'il était trop tard, sur l'inconvenance du choix de son mandataire. Elle avait promis de n'en rien dire à son beau-frère. Luce mettant à toutes ses confidences la condition qu'à la première trahison, elle les suspendrait. Et, bien que trop souvent impuissante à diriger ses impulsions, M<sup>lle</sup> Philomène aimait lire dans le cœur et l'esprit de sa nièce, pour savoir, au moins, d'où venait le danger.

Lorsqu'Aymeric se dirigea vers la serre, Luce, qui le regardait venir, remarqua son air joyeux et l'attribua au succès de sa démarche.

— Brave garçon, pensa-t-elle, bon caniche fidèle et dévoué, heureux de la joie de son maître !

Elle n'alla point au devant de lui, l'attendit, au contraire, dans l'orgueil de sa joie, et lorsqu'il fut près d'elle, elle lui dit simplement, avec la fière certitude de sa puissance :

— Eh ! bien, a-t-il été bien surpris, bien heureux ?

— Bien surpris, oui, répondit Aymeric, mais il refuse...

— Il refuse ?...

Et, d'un bond, Luce fut sur pieds, rouge, furieuse, hors d'elle-même.

— Oui, répliqua Aymeric avec un calme cachant sa mauvaise joie ; il m'a dit : « Mon cher ami, reprends tes paroles, je t'en prie, je ne puis pas les entendre. Ne me dis pas que tu me parles au nom de M<sup>lle</sup> Rambert, dis-moi que tu as eu toi-même l'idée de ce mariage... impossible. Et je serai plus à l'aise pour te répondre, non seulement qu'il ne serait pas normal, mais que je n'y ai jamais songé, que je ne le désire pas du tout, pas du tout, et que rien au monde ne m'y ferait consentir ».

— Pourquoi ? dit Luce, doutant maintenant, et par là même s'apaisant.

— Il ne m'a guère donné de raisons, il m'a dit seulement : « M<sup>lle</sup> Rambert n'est pas la femme qu'il me faut. Je t'en prie, fais-le lui comprendre sans la blesser. Son illusion m'honore, qu'elle me pardonne de m'y dérober, en attendant qu'elle m'en remercie ».

— C'est cela, fit Luce tout à fait rassérénée et poursuivant son idée, il ne veut pas m'épouser parce que je suis riche et qu'il est pauvre ; c'est classique et tout à fait genre « ingénieur », dans les romans. Vous n'avez pas insisté ?

— Oh ! fit Aymeric se révoltant, vous vous of-



frez à lui, il vous refuse, et vous voudriez le prier, peut-être ?...

— Oui, dit-elle, s'il le faut ainsi pour vaincre son exquise délicatesse.

— Eh ! bien, ne comptez pas sur moi, dit Aymeric, de mauvaise humeur.

— Je saurai me passer de vous, répliqua Luce fâchée. Vous avez fait ma commission contre votre gré, c'était évident et je ne sais vraiment pas pourquoi. Il est probable aussi que vous l'avez très mal faite.

— Trouvez un intermédiaire plus adroit, riposta Aymeric, vexé, la réponse n'en sera pas changée.

— C'est ce que nous verrons ! dit Luce en colère ; allez me chercher M. Danglefer.

— Vous dites ?

— Allez me chercher M. Danglefer, tout de suite, à l'instant.

— Non, Luce, dit Aymeric plus doucement, car ce serait vous mettre l'un et l'autre dans la plus gênante situation, et il n'en pourrait résulter, pour vous personnellement, que de l'humiliation et du chagrin.

— Ah ! ah ! fit la jeune fille, méchante, vous vous récusez ? Guidé par je ne sais quelle basse jalousie, vous m'avez trahie, c'est clair, à présent. Ou vous ne vous êtes point acquitté de la mission que je vous avais donnée, ou vous l'avez faite à rebours. Et vous ne voulez pas qu'une explication avec M. Danglefer me permette de le constater et de remettre les choses au point. Mais je n'ai pas besoin de vous pour le voir, vous l'oubliez, je n'ai qu'à appeler le jardinier qui est là ; je lui dirai d'aller me chercher M. Danglefer, et il viendra immédiatement, j'en suis certaine.

— C'est bien, fit Aymeric courroucé, vous le voulez ? tant pis pour vous. Dans cinq minutes, Germain sera ici.

Les cinq minutes parurent longues à Luce, en proie à la plus violente exaltation. Par moment, une inquiétude, malgré la confiance qu'elle avait témoignée à Aymeric, la prenait. Si, vraiment, il refusait, quelle humiliation !...

Mais son orgueil la rassura, l'orgueil surtout de son argent.

— Allons donc ! se dit-elle, on peut à la rigueur refuser Luce, la jolie Luce, mais Mademoiselle Millions !

Pourtant, lorsqu'elle vit paraître Germain à l'entrée de la serre, son cœur battit si fort qu'elle crut se trouver mal. Elle le laissa venir à elle et lui sourit d'un air humble, doux, charmant, l'opposé de son attitude ordinaire. Véritablement, par cet homme, elle était dominée et vaincue.

Lui, était très grave.

— Vous m'avez fait demander, mademoiselle, lui dit-il.

— Oui, répliqua-t-elle, un peu honteuse maintenant, j'ai toujours pensé que les explications fran-

ches étaient les meilleures ; — elle hésita un peu — j'avais chargé Aymeric d'un message pour vous, je crains qu'il ne s'en soit mal acquitté, qu'il ne se soit pas bien fait comprendre...

Germain lui épargna l'embarras d'aller plus loin en l'arrêtant d'un geste autoritaire.

— Je vous en prie, mademoiselle, ne m'infligez pas la confusion d'en entendre davantage... Aymeric m'a fidèlement, trop fidèlement, peut-être, transmis votre communication ; je suis confondu de votre bienveillance, exagérée, permettez-moi de le dire. Je vous en resterai toujours reconnaissant, mais je ne puis qu'en décliner l'honneur.

Luce reprenait courage devant l'humilité affectée de ces propos.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Mademoiselle, je vous en supplie, ne m'en demandez pas davantage.

— Oh ! oh ! fit-elle triomphante et perdant du coup toute mesure, je comprends, allez !... Vous êtes un honnête homme, mieux que cela encore, un homme d'une délicatesse exagérée, dirai-je à mon tour... Je suis la fille du « patron », je suis riche, vous êtes pauvre... Ah ! fit-elle, s'exaltant, qu'est-ce que tout cela ? que sont ces préjugés, ces scrupules devant une affection sincère !... Vous me plaisez, je vous élève à moi, mon père y consent, volontiers même...

— Mademoiselle, reprit Germain au supplice, assez, assez, je vous en conjure, car vous vous méprenez. Certes, les considérations dont vous parlez eussent pu me faire hésiter, mais, comme vous le dites très bien, des motifs d'un ordre plus élevé, tels qu'une réciproque affection, en auraient pourtant triomphé, seulement il y en a d'autres.

— Lesquels ? fit Luce, impérieuse.

— Mademoiselle, dit Germain, une belle personne comme vous, adulée, fêtée, habituée au monde, au luxe, au plaisir, ne peut être la compagne d'un pauvre garçon modeste, obscur tel que je le suis, ennemi du bruit, du monde, des grandeurs, habitué au travail, à la vie humble, sérieuse, n'aimant que celle-là...

— Vous en changeriez comme de goûts, ou bien vous me la feriez aimer ?

— Je ne le pourrais ni ne le voudrais, mademoiselle, et vous-même ne me pardonneriez pas, plus tard, de vous l'avoir donnée à partager ; aussi, je vous en prie, ne parlons plus du rêve irréalisable qu'en un moment d'illusion vous avez fait luire devant moi et laissez-moi l'oublier...

Luce, d'abord exaspérée de la résistance du jeune homme et voulant en triompher à tout prix, se sentait vaincue... un désespoir affreux l'étreignit et lui suggéra un nouvel effort que sa dignité, si elle l'eût écoutée, lui aurait interdit.

— Alors, dit-elle, c'est parce que vous craignez qu'un jour je souffre de ma décision d'aujourd'hui et la regrette, que vous renoncez à moi ?...



Germain comprit qu'il fallait en finir.

— Mademoiselle, dit-il, poussé à bout, c'est pour tout cela, mais c'est pour autre chose encore; je suis engagé...

— Il fallait le dire tout de suite, riposta Luce; à qui?

— Mademoiselle, ce n'est pas mon secret...

— Bon! gardez-le ce secret d'une autre, répéta-t-elle, furieuse. Et elle est jolie, cette femme, plus jolie que moi?

— Oh! non, mademoiselle, bien moins jolie que vous.

— Elle est riche, alors, autant que moi?...

— Oh! non, mademoiselle, cent fois moins peut-être, mais elle est douce, bonne, vertueuse et modeste; c'est bien la compagne qui me convient, et je l'aime.

Puis, saluant, il s'éloigna, laissant Luce en proie à une colère qui dominait encore son chagrin.

Elle rentra dans la maison en ouragan et, dans le vestibule, croisa Aymeric.

— Amende honorable! lui dit-elle, vous êtes un messenger fidèle, mais lui est un triple sot. Il est fiancé, je le lui ai fait avouer, comme s'il n'aurait pas dû vous le dire dès les premiers mots!

— Il eût mieux fait, dit Aymeric sincèrement heureux. Et à qui est-il fiancé?

— Il n'a pas voulu me le dire, mais moi je veux le savoir, vous entendez, *je veux*, et je compte sur vous pour me l'apprendre.

— Je tâcherai, dit Aymeric.

— Gardez-moi le secret de cette sotte matinée, surtout.

— Soyez tranquille.

— Vous ne m'en voulez plus? dit-elle, lui tendant la main.

Pour toute réponse il la baisa.

— Est-ce possible? fit-il ensuite.

Le soir même, au dîner, où Germain ne parut pas plus qu'au déjeuner, ayant prétexté une absence, Aymeric put glisser à l'oreille de Luce le renseignement souhaité, qu'il avait obtenu subrepticement d'un autre employé très lié avec la famille de Danglefer.

— Germain, dit-il à voix basse à la jeune fille, est fiancé à M<sup>lle</sup> Elise Bréhard depuis un mois environ. Il l'épousera dans trois mois, lorsqu'un de ses oncles sera revenu d'une mission qu'il accomplit en Chine.

— Elise Bréhard, répondit Luce, bas aussi, un laidéron sans le sou? Quel imbécile que ce Danglefer!

## XV

La double révélation des sentiments de Luce à son endroit, d'abord par Aymeric, puis par elle-même, avait été pour Germain Danglefer un véritable coup de foudre. Il avait bien remarqué la

prédilection qu'elle lui témoignait, mais il n'y avait vu que de la coquetterie, un désir fantasque de lui plaire afin, si elle y avait réussi, de s'amuser ensuite de lui, sans doute, et de son humble amour. Aussi s'était-il immédiatement tenu en garde contre le caprice de cette millionnaire qui se croyait tout permis, même de prendre pour jouet les gens et les cœurs. A cela, il n'avait eu nulle peine; Luce, malgré son indéniable charme, ne lui plaisait pas.

Il était de ceux qui regardent plus loin qu'un visage et pour lesquels les traits les plus purs, les yeux les plus doux, le sourire le plus charmant, perdent leur séduction lorsqu'ils ne sont point d'accord avec l'âme. Luce l'avait toujours laissé froid, tant sa nature morale repoussait la sienne. Cette enfant capricieuse, égoïste, orgueilleuse, était absolument antipathique à son caractère doux, sérieux et simple. Il lui en voulait de ses dédains, puis de ses provocations; il la jugeait à la fois hautaine et sans dignité. A sa beauté même il trouvait quelque chose d'insolent, et les excen- tricités par lesquelles elle croyait la rehausser prenaient à ses yeux l'importance de défis audacieux jetés aux usuelles conventions. Les quelques mouvements généreux que, parfois, il avait surpris en elle, ne l'avaient pas réhabilitée à ses yeux prévenus. Il y voyait une sorte d'ostentation qui les lui gâtait absolument.

La jugeant ainsi, il n'avait pas eu à se défendre contre un charme auquel tant d'autres succombaient, et il était resté, aussi bien naturellement que par volonté, non seulement indifférent, mais plutôt hostile à M<sup>lle</sup> Rambert.

Aussi, lorsque Aymeric, la mort dans l'âme, vint le prévenir que Luce l'aimait, Germain la jugeait tellement incapable d'un sentiment sérieux qu'il attribua la démarche faite près de lui à une plaisanterie ou à un caprice.

La confirmation qu'elle lui en donna, de sa propre bouche, et surtout le dépit qu'elle n'avait pas su cacher du refus infligé, fit rejeter à Danglefer l'hypothèse d'une plaisanterie, mais il resta persuadé que c'était un caprice et une illusion. Elle se figurait qu'elle l'aimait, par esprit de contradiction; les plus beaux partis de France étant à ses pieds, elle voulait épouser un obscur et modeste employé. Et ayant décidé cela, elle l'avait fait prévenir qu'il eût à la demander, disposant de lui comme de sa chose.

Ceci l'avait révolté, et encore plus l'insistance qu'elle avait mise à vaincre sa résolution. Il avait le droit d'en être flatté et le devoir presque d'en être touché, mais il n'éprouva ni l'un ni l'autre de ces sentiments et, pas un instant, ne fut ébloui par l'opulence que la volonté de la jolie fille mettait à portée de sa main.

Il ne tenait qu'à lui pourtant de gravir, aidé par la fantaisie de Luce, les échelons qui le séparaient, modeste travailleur, du rang des grands indus-



triels français. Pauvre hier, il pouvait se réveiller le lendemain millionnaire, et cela à quel prix ? Épouser une ravissante jeune fille qui semblait l'aimer et que les plus nobles, les plus riches, les plus favorisés du sort ou de la fortune se disputaient ?.... Ce mirage n'exerça sur lui aucune attraction ; le bonheur qui lui était offert, il n'en voulait pas, il en avait choisi un autre, plus humble, plus sûr, à l'abri des tempêtes, des passions, comme des orages de la grande vie ; il ne le regrettait pas.

Bien qu'en rapports continuels avec son père, il ne connaissait pas Elise Bréhard avant la fête de Braulx. Là, il l'avait vue, avait été séduit par sa grâce modeste. Il s'était dit que telle il rêvait la compagne de sa vie, et, sous cette impression, avait cherché à la revoir. Les occasions lui avaient été faciles à faire naître, et la réflexion, une connaissance approfondie, ayant confirmé son impression première, il avait demandé Elise à ses parents, qui la lui avaient promise avec joie. Il se préparait donc à faire non pas un mariage d'amour, à proprement parler, mais un mariage sérieux comme son caractère et sa vie, mariage de sympathie et de personnelles convenances, qui lui promettait le bonheur. Et Luce prétendait, avec la fatuité hautaine de sa beauté et l'orgueil de son argent, se mettre entre lui et ses projets, n'admettant même pas qu'il eût l'idée d'un refus.

Cette assurance avait outré de colère l'âme délicate et un peu susceptible de Germain. On l'avait donc jugé à vendre qu'on disposait de lui sans le consulter presque ? Et cette orgueilleuse qui entendait se payer un mari à son goût, n'ayant pu, à sa première opposition, admettre qu'elle fût sérieuse, il avait dû, pour l'en convaincre, lui avouer l'engagement que, d'accord avec sa fiancée, il tenait secret...

Germain n'avait vu dans cette opiniâtreté de la jeune fille à l'amener à ses désirs qu'un caprice, un orgueil voulant avoir le dessus ; il ne se doutait pas de la sincérité du sentiment qui portait Luce vers lui. Il l'eût su qu'il eût été pour elle plus indulgent, mais sans pour cela changer d'avis. Il ne désirait nullement l'amour de cette jeune fille, et aurait été incapable, il le sentait bien, de ressentir pour elle l'affection, l'estime et la confiance que doit vous inspirer une compagne. Son honnêteté native, incapable de mensonge, et son respect de la parole donnée s'accordaient donc pour refuser l'union princière qui lui était offerte.

Le faisant, non seulement il renonçait à la fortune, mais il brisait, au moins temporairement, son avenir. Son tact lui démontrait qu'il ne pouvait plus désormais vivre sous le même toit que Luce, après l'avoir dédaignée, lui imposer sa présence et entretenir ainsi, malgré lui, un penchant qu'il ne voulait pas satisfaire. C'était là une action que sa droiture rigide lui montrait comme une faute. Certes, il lui en coûterait de quitter M. Ram-

bert, si bon patron, l'usine où, depuis deux ans, il avait mis tout de son intelligence, de sa peine et même de son cœur, tout ce qu'en peut comporter une tâche exclusivement matérielle remplie avec conscience et dévouement. Il lui serait aussi pénible et désavantageux de perdre du jour au lendemain une situation pécuniaire très brillante, et comme la délicatesse ne lui permettrait pas d'en dire la cause à sa fiancée et à sa famille, la chose pourrait être prise par eux en mauvaise part et, sinon rompre, du moins retarder son mariage. Car il ne pouvait, sans fortune hier, sans position demain, songer à fonder un foyer avant d'avoir retrouvé l'équivalent de ce qu'il sacrifiait.

Comme le devoir avait parlé, rien ne l'arrêta, et ayant, par des prétextes, évité de se retrouver en face de M<sup>lle</sup> Rambert jusqu'au retour de son père, il fut, dès qu'il le sut rentré, le rejoindre dans son cabinet. Là, sans explications, sans motif donné, sans excuses présentées, un peu ému, mais tout d'une pièce, comme il était dans les circonstances graves, il pria M. Rambert d'accepter sa démission.

A ce mot, celui-ci se redressa, surpris et inquiet.

— Votre démission, Danglefer, vous voulez me quitter ?

— J'y suis forcé, monsieur.

— Pourquoi ?

— Des raisons d'ordre intime.

— Ah ! j'y suis, fit M. Rambert à la réflexion, subitement rassuré et riant, votre démission, je la refuse, mon cher, vos raisons d'ordre intime, je les connais !... On vivait en paix, une jolie fille survient... Oh ! on ne veut pas abuser de la confiance du patron, mais enfin on est jeune, elle est belle, le cœur se prend, et lorsque c'est chose faite, alors on veut fuir, par scrupule de délicatesse, par crainte d'un refus. Oh ! je connais cela... Mais, ici, rien de pareil, mon cher ami, j'ai la plus grande estime pour vous, vous aimez Luce, vous lui plaisez, je ne jouerai pas le rôle traditionnel du père barbare et, loin de vous refuser mon consentement, je vous le donnerai même très volontiers.

A plusieurs reprises, Germain, pâle comme un mort, avait tenté d'interrompre M. Rambert, mais celui-ci, sans y prendre garde, avait continué. Quand il s'arrêta enfin, Germain reprit d'une voix que l'embarras, un embarras mortel, étranglait :

— Monsieur, je suis confondu de votre bonté, mais je n'y puis répondre... Vous vous méprenez sur les sentiments que vous me prêtez à l'égard de mademoiselle votre fille, jamais je n'aurais osé lever les yeux jusqu'à elle et j'ai... j'ai pris un autre engagement.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





## REVUE MUSICALE

Le Conservatoire. — Le Jubilé de Bayreuth.



UELLE illusion, chères lectrices, nous porte à croire au repos de la musique et des musiciens durant la saison estivale !

De toutes parts s'élèvent des harmonies ; il n'est pas la plus petite plage, la moindre ville d'eaux qui n'ait son orchestre et son étoile. Souvent, le chant plaintif des vagues, le frisson du vent sous les hautes futaies nous sembleraient plus apaisants, plus doux que certaines cordes grinçantes et certaines voix aigries, mais il y a pourtant de vrais beaux talents qui n'arrivent pas à se faire connaître à Paris. Pour ceux-là, les *Saisons*, non de repos, mais de labeur, sont l'occasion de faire apprécier leurs mérites au public. C'est donc souvent faire une bonne œuvre que de délaissier la plage calme sous les étoiles, le bois mystérieux aux replis d'ombre pour venir s'enfermer dans un casino au toit de zinc surchauffé. Il y en a peu parmi vous, chères lectrices, je l'espère du moins, qui soient aux prises avec les difficultés de l'existence, mais si vous saviez combien de vrais, de grands artistes se débattent dans mille difficultés, sans percer, sans même arriver à gagner leur vie ! J'ai toujours le cœur un peu serré, à la sortie des Concours du Conservatoire, en songeant au nombre de ces jeunes gens qui resteront en route, malgré leurs dons, leurs travaux, leurs récompenses..... Allons, je vais tourner au noir. Vous vous passerez bien, n'est-il pas vrai ? de mes réflexions un peu sombres, et vous préférerez savoir ce qui s'est passé à ces fameux concours.

Vous savez qu'ils se divisent en deux parties : les Concours à huis-clos et les Concours publics. Des premiers, nous dirons peu de chose ; leur nom l'indique, ils ne nous sont pas destinés. C'est un classement d'élèves restant dans la maison, ce n'est pas la récompense quasi-définitive, qui nous

fournira au moins une donnée sur la valeur des concurrents ; donc, bornons-nous, en courant, à quelques remarques. Les instrumentistes et chanteuses femmes ont obtenu plus de médailles de solfège que leurs collègues masculins. Qui osera désormais prétendre que nous avons plus de fantaisie que de science ? M<sup>lle</sup> Toutain a réuni au premier prix d'orgue le premier prix d'accompagnement au piano. Tous les exécutants la devraient acclamer ; il y a tant d'accompagnateurs, même parmi de grands artistes, qui, voulant avant tout faire ressortir leur propre habileté, sont un fléau pour l'auteur aussi bien que pour les interprètes.

Si je vous dis un mot de la classe préparatoire de piano dirigée par M. Falkenberg, c'est que j'avais déjà eu, en une séance privée, l'occasion d'entendre ses remarquables et tout jeunes élèves et que j'avais prévu leurs succès. (Trois récompenses sur quatre élèves présentés.)

Arrivons aux Concours publics... Avez-vous des raisons personnelles pour que j'insiste sur les classes d'instruments ? Avez-vous dans vos frères ou vos cousins quelque flûtiste ou joueur de hautbois ? Qui sait, peut-être de trombone ou d'ophicléïde ? « Madame, qu'allez-vous chercher là ? ! » J'ai pourtant connu un charmant homme qui jouait fort bien du hautbois, et mon grand père avait un faible pour la flûte. Je vais vous confesser mon humble avis, j'avoue ranger ces instruments dans les instruments d'orchestre, faits pour apporter aux compositeurs la richesse de leurs timbres divers. Isolés, entre nous, c'est un maigre régala.

Arrêtons-nous un instant aux cordes. Les contrebasses n'ont pas fait preuve d'une justesse impeccable, les altos ont été très supérieurs dans un concerto en *ut majeur* d'Arends. Premier prix : M. Michaux. Seconds prix : MM. Drouet et Marchet. Les violoncelles bons ; une jeune fille, M<sup>lle</sup> Clément, a remporté un second prix. Je reviendrai aux violons.

Pour suivre à peu près l'ordre des auditions, passons au chant et commençons par le sexe fort,



qui fut en somme d'une force moyenne dans l'ensemble.

D'abord, il faut féliciter en général professeurs et élèves pour le grand progrès accompli dans le choix des morceaux. Sauf exceptions, ils appartenaient au répertoire classique et étaient destinés à montrer aussi bien le goût et le style des concurrents que leur souplesse vocale.

Il y a bien eu un « air célèbre » de *Guido et Ginevra*, qui est du pire Halévy, et la valse du *Pardon de Ploërmel*, qui a eu néanmoins cet incontestable mérite de faire obtenir un premier prix à sa charmante exécutante, M<sup>lle</sup> Huchet. Mais il y a eu aussi du Beethoven (*Perfido, pargiuro*) ; du Gluck (*Alceste*, les deux *Iphigénie*, *Orphée*, etc.) ; de l'Haendel, du Weber et du Rameau, le grand maître français dont on sacrifie trop souvent les mânes aux gloires allemandes.

L'annonce du nom des lauréats a soulevé une petite tempête parmi les auditeurs qui réclamaient une récompense pour M<sup>lle</sup> Foreau, entendue dans un air de la *Proserpine* de Paisiello. Il y avait d'autres concurrentes de mérite qui n'ont pas été plus récompensées que cette jeune fille. Elle a encore à acquérir beaucoup des choses que l'on apprend rue Bergère, et si elle est entrée au Conservatoire, c'est qu'elle désirait apparemment s'assimiler l'enseignement que l'on y donne. L'avenir dédommagera ces jeunes filles de leur petite déception. Un des seconds prix, M<sup>lle</sup> Revel, un peu calme dans l'air si passionné du *Freischütz*, attirait spécialement l'attention, car son professeur, M. Jules Duprez, mécontent à juste titre de n'avoir qu'une élève admise à concourir, a donné sa démission. A ce propos, disons un mot de la démission du regretté chef d'orchestre de la Société des concerts, M. Paul Taffanel. Son successeur, M. Marty, est un homme de grand talent qui a déjà fait ses preuves à l'Opéra-Comique et aux Concerts de l'Opéra. On souhaite généralement, et je m'associe à ce vœu, que, sans bouleverser complètement la tradition de la Société des Concerts, il introduise en conservateur soigneux, quelques œuvres nouvelles dans son musée musical, et surtout qu'il infuse un peu plus de chaleur et de vie à l'impeccabilité des exécutions. Qui reste stationnaire en matière d'art recule.

Un élève qui était en droit d'espérer le premier prix, M. Baër, ne l'a point obtenu. Mais comme sa

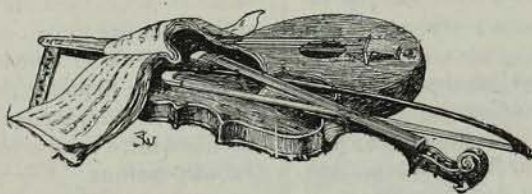
voix et son talent n'ont plus rien à gagner là, il fera bien de n'avoir cure de cette déception et d'aborder dès à présent nos grandes scènes lyriques.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas, chères lectrices, de parcourir si rapidement le Palmarès du Concours ? Rien qu'à le copier servilement, il y en aurait pour plusieurs causeries ! Un autre jour, nous parlerons des violonistes et des pianistes délaissés par nous sans la moindre intention offensante et nous nous étendrons plus complètement sur les classes d'Opéra et d'Opéra-Comique, que nous ne quitterons pas sans avoir célébré les succès de M<sup>lle</sup> Cesbron, premier prix de chant de l'année dernière et couverte de lauriers cette année dans *Werther* (Massenet) et dans une belle interprétation d'*Armide* (Glück). Cette jeune fille n'est pas une inconnue pour nous, puisque je vous ai plusieurs fois signalé ses succès aux matinées Danbé.

Je crois bien avoir négligé de vous parler des grands prix de Rome (section de musique). Ils ont été remportés par M. Caplet (élève de Leneveu), M. Gabriel Dupont (élève de Widor), M. Ravet (élève de Fauré).

Et maintenant, partons faire notre « pèlerinage » à Bayreuth. Les snobs avaient un peu abandonné pour Florence ce temple du wagnérisme. Les vrais musiciens seuls lui demeuraient fidèles. Le jubilé de Bayreuth, vingt-cinquième anniversaire de la fondation du théâtre Modèl, y ramène tout le monde, les purs, et ceux qui suivent surtout la mode. L'œuvre de Wagner n'y sera pas intégralement exécuté. On entendra seulement le *Vaisseau Fantôme*, la *Tétralogie* et *Parsifal*. Les meilleurs chefs d'orchestre, Hans Richter en tête, dirigeront les magistrales auditions et le modeste Siegfried Wagner conduira lui-même les représentations de la dernière série. Il aura peine à faire oublier ses devanciers. Un groupe de femmes du monde a eu la généreuse pensée de se cotiser pour offrir à de jeunes musiciens peu fortunés le voyage de Bayreuth. Espérons qu'ils y prendront beaucoup de plaisir et que le spectacle de cette apothéose ne les induira pas à perdre leurs propres dons de personnalité. Wagner lui-même déconseillait que l'on imitât sa musique.

LOUISE DE CLAVES







## CAUSERIE DE QUINZAINÉ



**A**PRÈS nous être promis de n'avoir jamais d'autre filleule que la mignonne Gisèle que vous connaissez, chères amies, nous voici encore marraine ; mais Gisèle n'est pas jalouse, car cette fois c'est une cloche que nous avons tenue sur les fonts baptismaux ; tenue est un terme fort impropre, car notre nouvelle filleule

est très imposante, et un géant seul pourrait l'étreindre.

Cette cérémonie du baptême des cloches — il y en avait trois — était depuis des mois l'événement du pays, M. le curé ayant tout fait pour lui donner un grand retentissement. Le choix des parrains et marraines l'avait longtemps préoccupé, les parrains surtout n'avaient pas été faciles à obtenir, car vous allez voir qu'être parrain d'une cloche n'est pas du tout une sinécure.

Vous me direz que, la filleule une fois perchée en haut de son clocher, on n'a plus à s'en préoccuper, d'accord, mais avant qu'elle soit juchée, il y a autant à faire que pour une chrétienne.

La question des noms a été longuement débattue ; M. le curé voulait des patronnes ayant leurs parchemins de sainteté bien en règle, des vies connues, pouvant être données en exemple au commun des mortelles. Tout pesé, considéré, examiné, Germaine, Geneviève et Monique, appelleront désormais à la prière habitants et habitantes de X.

Il a fallu plusieurs jours pour mettre l'église en toilette de fête ; une poussière séculaire s'était amoncelée dans certains coins ; dans d'autres, d'énormes araignées vivaient de mère en fille et se croyaient sans conteste possesseurs du sol. Toutes les anciennes bannières ont été remises à

neuf, on en a installé partout au grand détriment du cachet de nos vieux piliers. Devant la table de communion, il a été construit une énorme potence de bois enguirlandée de lierre, le bois recouvert de mousse ; de grosses fleurs d'hortensia rose et bleu égayaient toute cette verdure. A cette potence furent solidement attachées les trois cloches par rang de taille : grosse, moyenne, petite pour les tintements. Les noms des autorités présentes, ainsi que celui du parrain et de la marraine sont gravés sur chaque cloche, puis la date du baptême et le propre nom de la filleule. Tout cela disparaissait sous la toilette de la néophyte. Cette toilette, comme vous le supposez, regarde la marraine ; elle consiste en une robe de dentelle sur dessous de couleur, le tout orné de nœuds de ruban. En général, ces robes de dentelle sont des aubes ou des nappes d'autel, cadeaux faits par la marraine à la paroisse. Les dessous, rouge ou bleu, servent de soutanes pour les enfants du chœur ou de décoration pour le mois de Marie. Un lien de ruban est attaché au battant pour le faire tinter après la bénédiction. Immédiatement devant les cloches, trônaient les parrains et marraines, sur de hauts fauteuils empruntés au château. Grande déception ! au dernier moment, Monseigneur l'archevêque, empêché, se fait remplacer par son grand vicaire ; celui-ci prononce donc le discours de circonstance avec éloge discret des grands personnages qui... Avons-nous tant de grandeur et de vertu que cela ?

Les cloches reçoivent des onctions, sont bénites et essuyées avec des branches de buis, ensuite, tour à tour, officiant, parrain, marraine tintent trois coups.

La cérémonie commençait à paraître un peu longue aux enfants, venus en grand nombre, mais voici l'instant impatiemment attendu par eux : deux employés de l'église sortent de la sacristie, avec de jolies corbeilles ornées de mousseline et de dentelles ; ces corbeilles sont attachées à un long bâton, qui permet d'offrir des dragées d'un bout à l'autre des rangs ; sur ce, léger tumulte, petite bousculade, M. le curé s'inquiète,



fait de grands gestes apaisants, et attend que le calme soit rétabli pour donner le salut; c'est l'occasion pour toutes les châtelaines du pays de manifester leurs talents musicaux.

Après la cérémonie, parrains et marraines sortent par couples, suivis de domestiques porteurs de grands paniers pleins de dragées, on en jette des volées à la foule assemblée sur la place, une pluie de sous est aussi fort bien accueillie; en historien fidèle, je constate, qu'au milieu de la joie générale, quelques horions ont été échangés.

En rentrant, les marraines ont trouvé leurs propres dragées dans une coupe artistique ou un coffret élégant, et de nombreuses boîtes pour leurs parents et amis; tout comme s'il s'était agi d'une petite chrétienne.

Adieu! ma filleule Germaine, nous ne nous verrons plus, mais j'entendrai ta voix, elle se mêlera à mes joies, consolera mes douleurs, et mettra une divine poésie sur la terre à terre de ma vie!

Autres baptêmes, ceux-là exclusivement laïques; nous voulons parler de ceux des montagnes, auxquelles il a plu au négus Ménélick de donner les noms du Président de la République, de M. Hugues Le Roux et d'un troisième personnage qui m'échappe. Ce nouveau mode de notoriété va susciter de nombreuses ambitions parmi les possédés du délire des grandeurs; comment se contenter d'un boulevard, d'une place, d'une rue, quand d'autres ont une montagne! Allons, nos géographies vont être bouleversées comme nos grammaires, et nous attendons impatiemment la première carte où figurera le mont Loubet et la cime Hugues Le Roux.

\*\*\*

La fête de Saint-Fiacre et l'ouverture de la chasse sont, à la campagne, les deux événements du jour. Saint Fiacre est patron des jardiniers à cause de son grand amour pour les fleurs. Que

dirait-il à la vue des étranges monuments qu'on érige en son honneur, chasse pour sa statue, tréteaux pour le pain bénit? Travaux de bénédictins, en fleurs pressées, tassées, quelque chose d'horrible, où la fleur n'est plus reconnaissable; mais c'est de tradition, on n'y changera rien. Après le goûter annuel devant le château, on danse. Les parents forment un quadrille d'honneur, la jeunesse bostonne, vous avez bien lu *bostonne*. Le boston a été importé par un coiffeur, qui coiffe à l'instar de Paris et danse de même. On bostonne jusqu'à l'inévitable *Marseillaise* que saint Fiacre, du haut de sa châsse, écoute avec un léger étonnement.

Au lendemain de la Saint-Fiacre, les coups de fusil commencent; c'est le grand moment des piques-niques, et quelques-unes d'entre vous nous ont consultés à ce sujet. Vous savez que, dans un pique-nique, chacun apporte sa part du festin, ce qui peut facilement amener double emploi, si on ne s'entend pas d'avance; il est donc très à propos que quelqu'un s'occupe de l'organisation générale et décide la part de chacun; on peut aussi s'en remettre au sort pour désigner les lots de victuailles aux participants. Les plats de résistance sont ceux qui conviennent le mieux: viandes froides, galantines de volaille, pâtés de gibier; comme légume, je vous recommande la salade russe. Une grande simplification est de ne pas emporter de matériel et de l'emprunter à quelque auberge près du lieu du rendez-vous. Un peu de confortable ne gâte rien à ces réunions, mais il faut savoir s'en passer avec belle humeur, dédaigner les petites bêtes qui peuvent vous assaillir, tourner tout en plaisanterie; la gaieté de la jeunesse vous y portera sans efforts, jeunes amies, et j'entends d'ici vos rires joyeux dans la grande clairière où le soleil tamisé arrive à travers les feuilles déjà jaunissantes. Hélas! l'automne va commencer et c'était hier le printemps!

EDMÉE.



## Pensées et Maximes

La raison, l'école, les livres, le père, nous donnent nos idées; les sentiments, ce sont les mères qui nous les donnent.

CASTELAR.

\*\*\*

Pour que la lecture porte des fruits, il faut qu'elle soit régulière; lisez un peu tous les jours, aussi bien que tous les jours vous priez, vous travaillez et vous dormez; faites de la lecture un des éléments de votre existence.

CH. ROZAN (Extrait de *Jeunes filles*).

---

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>e</sup>, 41, rue de la Victoire.

---